

Samedi, 25 Nov.

VIE ARTISTIQUE

No. 1

Sommaire

Avis de naissance.....*La Direction*
L'art d'être heureux.....*Max*
Paradoxe international.....*Sicche*
L'art dramatique au Canada.....

[*La Rédaction*]

Le clown, Regret.....*G. Desplas*
Mon article.....*G. Dane*
Mes débuts.....*Mme H. Moret*
Ses yeux.....*J. Prévost*
Réflexions d'un tramway.....*L. Barvois*
Le Français.....*Capias*
Les Nouveautés.....*C. L. de R.*
Le National.....*Jacques Squire*
Une question d'actualité
A Germaine Vhery.....*J. Godeau*
Un petit conte.....*Coyot Zyf*
Cette bonne critique.....*G. Dy*
Portraits : Vhery du National.....
Sarah Bernhardt.. *Jules Lemaitre*

THÉÂTRALE
POLITIQUE
LITTÉRAIRE

PRIX
5^e

Renualdo Joubé Sess.

"Aimez qu'on vous châtie
et non qu'on vous loue"

G. POLIQUIN

J. GAGNON

MONTREAL FOOT-WEAR



1 Avenue Côté
MONTREAL

..TEL. EAST..

THE EMPIRE HOME FURNISHING

CO.

Complet Home Furnishers

1849 STE-CATHERINE STREET
MONTREAL.

Montreal Plating

La "Montreal Plating" est la
mieux outillée pour réparer
vos argenteries et vos bijoux,
pour les dorer ou les argenter.

Ornements d'églises et Four-
nitures pour les voitures.

MONTREAL PLATING,
BOISVERT & RIVEST, Prop.
18 rue St-Georges.

THEATRE FRANCAIS

Sarah Bernhardt.

Theatre des Nouveautés

"Monsieur le Directeur"

Theatre NATIONAL

"La Fille Maudite"

Artistes!!

FAITES-VOUS HABILLER

CHEZ
L'ÉLÉGANT TAILLEUR

FERDINAND MORETTI



No 1658, RUE NOTRE-DAME
MONTREAL

A. P. PIGEON

Editeur-Propriétaire des journaux.

"Le Bulletin"

Journal du Dimanche

"Le Canard"

Journal Humoristique.

Imprimeur de

La Gazette Municipale
La Maison Moderne
La Revue de
Jurisprudence
The Protector
La Vie Artistique

IMPRESSIONS GENERALES

1595-97 rue Ontario,

Coin Ave Hotel-de-Ville, • • Montreal.

Téléphone, Est 1121.

P. J. PELLETIER

MERCERIE

ET

CHAPEAUX



1785, RUE SAINTE-CATHERINE
MONTREAL

M. Gelbman

118 ST-JACQUES

-MONTREAL-

MANUFACTURIER DE

Brassard et d'Insignes

POUR TOUTES LES
OCCASIONS & FETES

Prix Special

-POUR-

Ces Unions et les Sociétés

SPECIALITE : Décorations
d'Art pour les Théâtres.

L. J. ALEX. MILLER

FABRICANT DE

Voiles, Auvents,

Tentes,

Drapeaux

 de toutes les nations.

45, RUE ST-GABRIEL, 45

MONTREAL.

Téléphone Bell, Main 4629.

LA VIE ARTISTIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI.

J. E. RENEULT,
DIRECTEUR-FONDATEUR.

L. BARROIS,
REDACTEUR-FONDATEUR.

W. RACICOT
SECRETAIRE.

ABONNEMENT :

CANADA, UN AN..... \$2.50
ETATS-UNIS, UN AN..... \$2.50
FRANCE..... 15 FRANCS

Rédaction • Administration :

1738 Ste-Catherine, Montreal.

Tel. Bell E. 2394.

Les manuscrits non insérés ne
seront pas rendus.

AVIS DE NAISSANCE

A tous ceux que l'étude artistique, théâtrale, littéraire intéresse, à tous ceux qui ont foi en l'avenir du journalisme personnel et indépendant, à tous les amants du progrès, aux jeunes qui ne recherchent que l'amour du vrai dans le beau, et une place où l'émulation puisse stimuler leur talent à tous nos futurs lecteurs :

Nous avons l'honneur de faire part de l'arrivée au monde, du journal :

La Vie Artistique, Politique, Théâtrale et Littéraire, le 25 novembre 1905.

Son but? Faire mieux! Sa devise? Indépendance! Ses moyens? Votre faveur!

Contribuer par la diffusion de ses écrits au mouvement intellectuel ascendant. Faire de l'art pour l'art. Affiner le sentiment artistique, qui est au fond de tous ceux que le vrai, dans toutes ses manifestations, et sous toutes ses formes, attire.

Donner essor à toute idée nouvelle, à toute appréciation, ou critique, pourvu qu'elle soit sincère.

Ouvrir à notre jeunesse canadienne une voie où elle pourra, sans souci des préjugés, de la routine, ou des raisons majeures: commerciale, financière, ou de genre, donner libre cours, à ses idées, à ses vues, à ses aspirations.

Favoriser l'éclosion d'un mouvement littéraire où la personnalité canadienne aura sa marque, où la pléiade de nos jeunes, littérateurs, politiciens, poètes, artistes, musiciens, peintres, statuaires, qui, par sentiment, vocation ou talent, sont allés puiser aux sources, les enseignements des grands maîtres, de traduire leurs factures personnelles.

La Vie Artistique sera l'œuvre de tous pour tous, par tous.

L'époque est arrivée, à Montréal, où un organe de ce genre doit exister.

Personne ne peut contester, l'évolution intellectuelle accomplie depuis dix ans.

Loin d'être à son apogée, elle n'est qu'à son début, Et c'est encore défendre la race, la religion et la lan-

gue, que d'essayer de perfectionner les qualités artistiques, qui, de tout temps, ont été l'apanage et la gloire de la race française.

La Vie Artistique est née viable. Elle répond à un besoin.

Un peu d'idéal, au milieu du réalisme de la vie outrancière d'aujourd'hui, ne peut pas nuire.

Sa conception fut le résultat du choc des idées de personnalités venues des quatre points de l'horizon social et nous avons le plaisir de compter au nombre des parrains du nouveau journal, *La Vie Artistique*: des docteurs, des avocats, des peintres, des publicistes, des comédiens, des dessinateurs, des chansonniers, des musiciens, des auteurs dramatiques. La rédaction féminine y a trouvé sa place. Chaque bonne volonté y sera accueillie, et nos collaborateurs sont sûrs de trouver la plus large hospitalité dans nos colonnes.

Le théâtre qui a conquis sa place à Montréal, nous permettra, cette année, d'avoir quelques chroniques brossées par des juges compétents.

Des poètes comme L. Fréchette, W. Chapman, G. Desaulniers, J. Carême, et Prévost nous feront rire et pleurer.

De fins dessinateurs comme Joubé, Paradis, Charlebois, Bourgeois, nous crayonneront, humoristiquement, les traces de nos petits ou grands hommes. Des chroniqueurs comme Sicché et Max, deux pseudonymes cachant le nom de personnalités marquantes dans la science et les lettres, nous réjouiront de leur philosophie.

Des stylistes comme Colombine, Lambert de Roode, H. Roulland, nous feront goûter l'inédit qui plaît tant aux lecteurs.

Des écrivains parisiens comme L. Barrois et Squire, nous égayeront de nouvelles.

De gentilles chroniqueuses comme Rénée, d'Auteuil et Mlle Mireille et Pol. Albert nous amuseront par leurs sujets choisis.

Des musiciens, des photographes, des docteurs, des avocats, nous apporteront l'appui de leur talent.

Nul doute que le succès ne vienne récompenser les

efforts des promoteurs de *La Vie Artistique*, et, assurer sa place au Soleil.

Publier l'inédit, émettre des idées, être soi-même, sera sa VIE; prêcher l'art en publiant toutes les productions de ses adeptes, sera sa tâche ARTISTIQUE.

Nous attendons le baptême du feu, que le public nous réserve, confiants dans sa décision souveraine.

LA DIRECTION.

: o :

FANTAISIE ROSE

L'art d'être heureux

(CANEVAS D'AMATEUR)

Le bonheur est une pierre que chacun taille à sa façon; seuls les artistes en font ressortir la valeur.

C'est une plante dont la semence est en nous: liberté à chacun de lui faire porter des fleurs et donner des fruits.

Science naturelle, art de développement, le bonheur est la conformité de l'être au but qu'il doit atteindre.

On y arrive par la connaissance et la pratique des être auxquels notre existence est liée: l'Être absolu les êtres relatifs.

Il n'est pas nécessaire que cette connaissance soit profonde, des notions élémentaires suffisent.

La vie terrestre est si heureuse, et partant, si courte qu'on ne peut la passer à scruter les arcanes des mondes dont nous sommes.

* * *

Être fini, existence éphémère, dépendant de tout, l'homme s'agite dans la sphère que l'Infini lui a assigné. Il a reçu de Celui qui est, la notion de son origine et la notion de sa fin.

*Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.*

Le Créateur attire sa créature par mille liens visibles et invisibles: le sens intime, le témoignage universel, le spectacle de la nature, tout démontre le caractère, la force et la grâce de cette attraction.

Pour être heureux l'homme doit tendre, sans cesse, vers Celui qui est, à la fois, son principe et sa fin. C'est la première condition du bonheur. Si elle manque, tout manque, tout est vanité. Que je te connaisse, ô Dispensateur de tous biens et que je me connaisse!

* * *

Après la connaissance de son Auteur, l'homme qui veut être heureux, doit se connaître. C'est une étude de tous les jours, de tous les instants. Car, on l'a mille fois répété: l'homme est à lui-même son pire ennemi. De cet ennemi, il faut faire son meilleur ami. Pour cela, il doit s'entourer d'une sentinelle qui ne dorme jamais. Sans cette vigilance, l'homme perd tous les traits de sa personnalité. Il s'efface peu

à peu, jusqu'à ce qu'il se confonde dans cette vulgarité insignifiante, lots communs de la classe des sans-idées. De sa nature, il ne garde que l'indestructible sceau d'origine. Le *connais-toi toi-même* a donc toute valeur.

* * *

Lorsqu'on se connaît, on se comprend; on est alors en état de comprendre ses semblables. On peut leur être utile, et s'acquitter ainsi de notre part de solidarité. Il y a du bonheur à travailler pour sa famille, pour ses amis, pour sa ville, pour sa patrie, et fournir, par là, un appoint de valeur à l'humanité.

* * *

Mais l'homme ne vit pas seulement de théories. Les trois règnes de la nature lui fournissent des éléments de conservation, de force et de beauté. Il lui faut les connaître, les utiliser, en jouir, dans la mesure de ses besoins. Agriculture, industrie, commerce, immenses carrières ouvertes à toutes les énergies humaines, sans redouter jamais l'épuisement du fonds. Les forces de la nature concourent ainsi au bien et au bonheur de l'homme.

Ces jalons plantés, ne les perdons pas de vue, faisons l'hypothèse d'un candidat au bonheur. Par quel art y arrivera-t-il?

L'homme est esprit et matière. Dès l'âge le plus tendre, il est l'objet de tous les soins de ses parents: éducation physique et morale. Puis, les dispositions naturelles se révèlent, se développent et reçoivent une attention appropriée. Le jeune homme a choisi une carrière: science, art ou métier, que lui faut-il pour assurer son bonheur?

Marcher droit devant soi;

Ne voir que ce qu'il doit voir;

Ne toucher que ce qu'il doit toucher;

N'aimer que ce qu'il doit aimer.

Pour lui, hier n'est qu'un souvenir, demain n'est pas encore; il ne doit point s'en occuper, c'est tout au plus un espoir souriant. Qui sait s'il lui reste un lendemain? dut-il en voir un, qu'il sera toujours temps de l'étreindre et d'en jouir au passage. Le jour d'hui mérite seul son attention; *carpe diem*. L'instant actuel, voilà le bonheur! profitez-en donc! Couronner le passé qui fuit, féconder l'avenir par l'application au devoir actuel, voilà l'art d'être heureux.

Intellectuels, hommes de la politique, des sciences, des arts ou des métiers, ne craignez pas de pousser trop loin le sillon de votre choix. Vous ne réaliserez pas, de si tôt, l'immuable exemplaire vers lequel vous tendez. Craignez de rester en deça du degré que vos talents vous permettent d'atteindre. N'allez pas, déviants, accrocher les lambeaux de votre existence à une multiplicité de sujets qui ne sont pas de votre compétence spéciale. Cessez ces excursions dont vous aurez à rougir. Vous perdez un temps précieux que vous ne pourrez jamais rattraper. La

ligne droite convient seule à votre ambition. Elle vous protégera contre toute excentricité, suivez-là donc !

Quelle harmonie règnerait dans le monde, si, à cette minute, chacun rentrait dans son élément !

Hélas ! le grand nombre se perd dans le vague de ses rêves chimériques, tandis que les amis de la sagesse, guidés par l'étoile polaire du devoir, naviguent calmes et sereins, vers le but de leur carrière. Mais combien rares... !

* * *

Notre candidat est parvenu à ce degré d'avancement qu'on peut le ranger dans la catégorie des arrivés : est-il heureux ? Non. Il a acquis quelques-uns des instruments du bonheur : il voit, il sait, il s'agit, il ne vit pas encore. Et, tant qu'il restera dans l'isolement, il sera médiocre et laid. Tant que les purs ravissements de l'amour n'auront pas embrasé son âme et illuminé son horizon, il restera terne, froid et stérile. Il n'est pas, il ne peut pas être heureux. Ce qu'il faut à l'homme, c'est la femme aimante et aimée. L'homme est robuste de corps et d'esprit ; il peut soulever des fardeaux, argumenter ferme ; mais l'idée de l'objet aimé décuple ses forces physiques et exalte son âme jusqu'aux plus sublimes dévouements.

Etre charmant, sans lequel cette vie ne vaudrait d'être vécue, la femme perd son nom dans le nom de celui qu'elle aime.

Etre de dévouement et de sacrifice, elle donne ses attraits, sa santé, sa vie, pour perpétuer l'image de l'homme qui a si grand' peur de s'éteindre à jamais.

Ange de consolation, elle adoucit les aspérités, relève le courage, dissipe les soucis, colore les horizons.

Etre de sentiment, elle résoud, sans recherches et sans études, les problèmes les plus délicats, les situations les plus nouées. Elle sent ! voilà sa force, sa beauté, sa supériorité !

Si vous aimez une femme qui vous aime, vous avez une épouse, vous êtes un homme ! Vous n'avez rien à craindre de l'avenir ; il n'y a plus d'épreuve que vous ne puissiez supporter, même allègrement ; il n'y a plus d'embarras que vous ne puissiez vaincre ou tourner. Vous possédez tous les éléments du bonheur, vous êtes heureux et vous le serez aussi longtemps que vos âmes ne feront qu'un âme.

N'aimer que ce que l'on doit aimer, voilà, en raccourci, l'art d'être heureux.

MAX.

: o :

Les biens que l'on vante le plus ne sont pas ceux que l'on a, mais ceux que l'on désire.

EDMOND ABOUT.

Les hommes en général conviennent qu'ils ont une âme, mais ils vivent comme s'il n'en avaient pas.

HIPPOLYTE LUCAS.

UN PARADOXE INTERNATIONAL

Pour "La Vie Artistique"

Les hommes qui pensent et s'intéressent aux grands événements de la politique des nations, se souviennent, sans doute, de la période de paix qui, pendant vingt ans, suivit la signature du traité de Berlin.

Ainsi qu'il en a été de tout temps, l'histoire se répétait, et, après les horreurs des guerres franco-prussienne et russo-turque, l'univers ému, semblait vouloir se défaire des folles surexcitations.

Ce fut au point que, quelques années s'étant écoulées dans une quiétude internationale relative, des esprits optimistes attribuèrent l'accalmie générale, ou quasi-générale, survenue parmi les peuples, à l'influence du progrès à la vulgarisation d'idées de concorde et d'harmonie. On alla jusqu'à parler du désarmement des puissances.

Cependant, si ces mêmes hommes eussent attentivement prêté l'oreille, ils auraient encore entendu de ci, de là, la voix du canon meurtrier qui tonnait aux points les plus éloignés de notre planète. Car, il restait des peuples à civiliser à la mitraille, des ambitions de démagogues à assouvir. Et, c'est ainsi que se produisirent les trop fréquentes hécatombes de l'Amérique du Sud, de l'Egypte, du Tonkin, du Congo, etc. Calamités qu'il faut attribuer à la diplomatie gloutonne de certains grands peuples, épris de conquêtes lointaines, et avides de territoires où leurs produits trouvent un écoulement facile. Sans oublier l'amour du carnage et du galon, qui pousse les armées à essayer de nouveaux engins exterminateurs, partout où on leur en donne l'opportunité.

En bien écoutant, durant les années de calme dont je parle, les hommes auraient pu entendre un brouhaha significatif qui, tel le fracas d'une mer démontée, ne présageait rien de bon. En effet, comme de monstrueux champignons, partout, c'étaient des usines surgissant du sol, des usines dont les marteaux broyaient le métal, le façonnaient de mille manières, transformaient la surface du globe. Des routes se dessinaient comme par enchantement. Les marines de guerre subissaient une complète transformation. A la cuirasse des vaisseaux venaient s'ajouter la torpille et le sous-marin. Sur terre, les théories de la balistique étaient révolutionnées, disaient apparemment leur dernier mot. Chez Krupp, chez Armstrong, au Creusot, on fondait de formidables pièces d'artillerie. Le mécanisme des fusils était aussi radicalement changé. Les petits calibres à tir rapide, prenaient la place de prédécesseurs plus lourds, moins précis, moins à même d'abattre convenablement un égal nombre d'hommes dans un temps donné.

Or, à côté de tout cela, l'ouvrier des manufactures produisait à outrance des montagnes d'articles

divers, dont on ne saurait bientôt plus que faire, si, à bref délai, des peuples primitifs ne reconnaissent la nécessité de payer chèrement les dits articles, afin d'éviter des grèves, parmi leurs frères plus civilisés et... plus méchants. En outre, on trouvait encore des mines d'or, et de diamant. En vérité, il eut beau fait voir qu'elles n'appartinssent pas à la nation la plus mercantile du monde; sans compter que la même race, sur notre continent américain, rêvait à une expansion invouable.

Ah! on avait de rapides moyens de communications, on possédait des armements perfectionnés! Eh bien, on allait s'en servir.

Voilà, chers lecteurs, ce qui fut la cause des guerres Hispano-américaine, Turco-grecque, du Transvaal, de Chine, et, enfin, de la bonne, de celle qui, récemment nous a occupés pendant des mois. J'ai nommé l'atroce carnage russo-nippon. Et, qu'on vienne nous dire après cela que les fameux moyens rapides de communications entre peuples les font mieux se connaître et s'estimer, sinon s'aimer? Nous dire: que plus ils sont armés, moins on doit redouter les conflits!

Sornettes, que tout ceci, croyez-moi, simple paradoxe international, dont nous avons trop de preuves.

Le Kaiser a énormément de paccotille à placer; il a des troupes serviles; un de ces quatre matins, il emploiera les unes pour tâcher d'écouler les autres... Lorsqu'il aura rossé ou essayé de rosser des voisins gênants. Or, quand on pense que ce n'est ni l'intelligence, ni les connaissances philosophiques et morales qui font défaut aux gouvernements, on est horrifié de constater chez l'homme une si grande somme de méchanceté. Aussi, en est-il tellement honteux, qu'à l'occasion il la cache sous des phrases sibylliques et faussement fleuries.

Il faut l'admettre, hélas! sous son vernis de civilisation, l'humanité est encore en majorité composée de brutes, presque inconscientes, tant l'aveuglement égoïste qui les pousse vers le bien d'autrui les domine.

Quand donc viendra le jour où l'homme devenu universellement plus sensé, refusera de tuer de sang-froid son semblable?

Quand donc l'instruction des masses sera-t-elle à même de permettre à tous la compréhension des paradoxes trompeurs de la diplomatie? Il m'est d'avis, qu'alors la guerre sera plus près de finir que maintenant. Que, si les périodes de paix doivent toujours être plus ou moins rompues, elles dureront, quand même, plus de vingt ans!

SICCHÉ.

:o:

Le malheur est un marchepied pour le génie, une piscine pour le chrétien, un trésor pour l'homme habile et pour les faibles un abîme.

BALZAC.

L'ART DRAMATIQUE AU CANADA

•L'art dramatique c'est la vie, et c'est pour cela qu'il est le miroir des mœurs.

La France, dans ce domaine, n'a rien perdu de sa grandeur; elle occupe toujours le premier rang. Et cependant des esprits chagrins s'étaient laissés aller à en pronostiquer autrement. Ils n'admettaient pas que l'art dramatique puisse résister au mouvement égalitaire de la démocratie moderne.

Il n'en fut rien, fort heureusement de ces appréhensions pessimistes.

Ayant encore les yeux remplis de l'éblouissante vision des progrès énormes faits au Canada, pour la reproduction de belles œuvres de nos écrivains modernes, je voudrais essayer de résumer l'impression reçue par les véritables amateurs de l'art? Tout d'abord un grand fait se dégage de l'ensemble; c'est qu'à aucune époque le "Théâtre Français" n'a marqué une union plus heureuse, une collaboration plus féconde en chefs-d'œuvre souvent, en belles œuvres toujours. A aucune époque le "Théâtre Français" n'a pas paru aussi intéresser le Canadien...

Le Canadien aime le théâtre! c'est une partie de sa vie, son passe-temps favori, sa distraction préférée. Pourquoi, alors, vouloir le tromper, en remplaçant notre belle littérature moderne par de la grivoiserie, et la grivoiserie par des mélodrames tronqués, rajustés tant bin que mal, par des collaborateurs maladroits, pour les besoins de la cause et surtout... de la caisse!

Quand, timidement, on en fait la remarque à qui de droit, invariablement on vous répond, que le public est arriéré, qu'il préfère l'ancien répertoire, le mélodrame à la comédie, que sais-je encore?...

Je disais plus haut, que certains esprits avaient parfois des retours singuliers vers le passé. La vogue actuelle du mélo en est bien un exemple; mais je suis persuadé qu'un sens plus affiné guide mieux le choix du public. Je citerais comme exemple, les essais couronnés de succès, que toute cette année a eu un de nos théâtres les plus en vogue de Montréal. Un peu plus de gaieté dans le choix du répertoire et les heureux directeurs posséderont enfin une véritable scène française, complétée d'une des meilleurs troupes de comédie que je connaisse.

Tout en s'inspirant des traditions des temps passés, ne faisant après tout que les ressusciter en les rajeunissant, en les copiant tour à tour, le théâtre actuel n'en est et pas moins le souci du temps présent; il sait mettre le passé en harmonie avec les exigences du genre moderne; et quoiqu'en dise certains critiques, ce genre ne se confine pas dans un modèle unique, sa note est toute de variété et de fantaisie, laissant ainsi une large marge pour le choix de ce qui sied le mieux au public.

LA RÉDACTION.

LE CLOWN

Les traits rendus hideux par un coup de pinceau
L'œil bête, sans éclat, et la lèvre pendante,
On le voit s'étaler, rampant comme un crapaud,
Ou s'enfuir lâchement sous la verge cinglante
Aux cris enthousiasmés de la foule innocente
Dont les traits détirés transpirent le plaisir.
Et l'homme, tout heureux de pouvoir s'étourdir
De goûter le bonheur d'une joie assouvie,
Regarde à ses genoux danser et s'aplatir,
Le Clown dont le destin est d'imiter la vie!

Frappé pas son Seigneur, il agite sa peau
Attirant par ce geste une ivresse éclatante;
Puis, soudain, se dressant, ajustant son chapeau,
Il délaisse un moment l'attitude tremblante:
D'un air vainqueur et fat, la marche conquérante,
Il va droit à son maître, espérant le tenir...
Mais sitôt que son corps se tend, prêt à bondir,
Aux clameurs de la foule ébahie et ravie,
Le fouet du dompteur siffle et fait déguerpir
Le Clown, dont le destin est d'imiter la vie!

Son cœur souffre pourtant sous l'horrible oripeau
Que le sort a jeté sur son échine errante;
Il rit, fait la farce, amusant le badaud,
Son rire cache mal la larme chancelante
Et malgré ses efforts, sa voix âpre et trainante
S'affaiblit quelquefois dans un triste soupir;
Mais cachant la douleur qui tend à l'amollir,
Son corps, las de dégoût, saute avec frénésie
Et les hommes heureux n'entendent pas gémir
Le Clown, dont le destin est d'imiter la vie!

ENVOI:

O monde, dont le sort est de toujours mentir,
Tu poursuis ton chemin, sans cesser de souffrir,
Tu caches tes chagrins, dévoré par l'envie,
Et tu viens t'amuser, contempler, sans frémir,
Le Clown, dont le destin est d'imiter la vie!

GEORGE DESPLAS.
des "Nouveautés."

: o :

ENTENDU A L'ORCHESTRE

Vraiment, le Directeur n'a pas eu de chance avec
ses chanteurs et artistes. Mlle A. n'avait pas de
voix, Mlle P. était grippée.
Oui mon cher, mais il aime à rire.
? ? ?
Naturellement, puisqu'il nous a ramené des riem-
mes à fun (aphone.)

: o :

Défiez-vous de ceux qui parlent de leurs dîners,
qui vantent leurs vins: c'est l'orgueil de Diogène
qui perce à travers les trous de son manteau.

A. DAUDET.

UN ARTICLE DEMANDE

POUR LA VIE ARTISTIQUE

N'allez pas vous figurer charmants lecteurs, et bien plus charmantes lectrices, que ce soit le sourire sur les lèvres que je me suis mis à écrire un article destiné à la *Vie Artistique*, non point certes, cela ne m'amusa pas du tout, et il a fallu les discours talentueux du Rédacteur en chef accompagnés de la promesse



G. Dane

d'un chèque signé, pour que je me sois décidé, (malgré mon fond d'honnêteté native) à voler une heure à mes nuits, afin de tracer sur ce papier les quelques lignes que vous allez avoir le plaisir de lire... Je dis le plaisir, et je le maintiens, car, elles sont très bien ces quelques lignes, elles sont même parfaites... comme tout ce que je fais du reste. (La Direction du journal ne m'ayant pas interdit de me faire un peu de réclame, je puis bien, n'est-ce pas, m'envoyer quelques petits coups d'ensoir.)

Ma première intention était de vous dépeindre la vie privée d'un acteur, mais j'ai réfléchi que vous en sauriez autant que moi après cela, et je ne vois pas l'utilité de me dépouiller tout d'un coup de mon savoir pour vous en faire profiter, car en somme, je ne vous connais pas, moi, je ne sais qui vous êtes, et, je ne vais pas aller comme ça de gaieté de cœur montrer ma vie intime au premier venu... Est-ce que vous me parlerez de la vôtre, vous?... non! n'est-ce pas! Alors, vous voyez bien que j'ai raison.

J'avais pensé ensuite vous parler du théâtre dans le monde entier, et certes, j'étais bien documenté pour le faire, puisque j'ai passé cinq ans à étudier la chose sur le vif en Europe, en Afrique, aux Indes, Cambodge, Annam, Tonkin, Siam, Chine, Corée, Japon, Amériques, Nord, Centre et Sud, etc., etc.! Ah! certes, j'en ai vu de drôles d'acteurs, sans compter ceux de la Comédie Française, et vous auriez éprouvé en lisant cela des sensations exquises; mais j'ai tellement mal au cœur de penser que ce qui m'avait coûté tant de temps et tant d'argent à voir et à apprendre

allait être lu par vous en cinq minutes pour la modique somme de cinq sous, que de rage, j'ai déchiré mon article.

J'en fis un alors, absolument épatant, non, réellement, toute fausse modestie de côté; il parlait des timbres verts, des indemnités aux anciens ministres, de la taxe des poteaux, de l'annexion de St-Henri, du tigre de Ste-Madeleine, de Timothée, de Zidore, de tout enfin, c'était une véritable petite revue, mais le Rédacteur en chef me l'a refusé en me disant qu'il ne voulait pas se mettre mal avec les autorités.

J'étais très vexé et très ennuyé ayant employé le fruit de deux ans d'économie à acheter des plumes et du papier pour écrire tous ces articles et je me trouvais sans argent, c'est alors que me vint l'idée lumineuse d'aller trouver le Rédacteur en chef et de lui demander une petite avance sur le chèque signé en question. Je me transporte donc à la Rédaction et avec l'air aimable que vous me connaissez, j'adresse ma petite requête. Comment me dit le Rédacteur, furieux: de l'argent! à vous, mais pour qui croyez-vous que nous vous prenions, Monsieur Dane, c'est une shake-hand soigné dont nous avons parlé! (*moi qui avais compris un chèque, et un soigné! Voilà ce que c'est de ne pas connaître l'anglais*).

Oh! dis-je en m'en allant, un shake-hand, ... hum! oui, oui, eh bien, il est heureux que je n'ai pas écrit d'article pour ce journal! Non, mais ne voyez-vous passant les nuits courbé sur une table, devant un encrier, armé d'une plume, les yeux fixés sur une feuille de papier blanc, éclairé par une lampe plus ou moins à pétrole, mon pied droit dans ma main gauche, l'autre sur la table, l'air inspiré et écrivant un article pour la *Vie Artistique*, un article gratis, un article à l'œil!!

Eh bien, avec quoi m'achèterais-je des allumettes alors?

GEO DANE, *du Français*.

—:O:—

MES DEBUTS

Comment je fis du théâtre, mon Dieu c'est très simple. Elevée dans un milieu d'artistes, passant toutes mes soirées de congé au théâtre, me trouvant depuis mon enfance en rapport avec les artistes aimés et fêtés de la Porte St-Martin, de l'Ambigü, je n'aspirais qu'à une chose: jouer la comédie. Aussi dès que mes études furent terminées, c'est-à-dire aussitôt en possession de mon brevet d'institutrice, je quittai la pension et je suivis les cours du conservatoire où je fus admise dans la classe de Sylvain. Mais mon véritable professeur fut le fameux Duquesne, si aimé du public Montréalais, c'est à lui que je suis redevable des quelques qualités que l'on veut bien me reconnaître.

Après avoir travaillé avec cet excellent professeur le répertoire classique, Duquesne me dit un jour: Ce n'est pas tout cela ma petite, étudier c'est

très joli, mais il faut apprendre votre métier et pour cela il faut jouer, jouer beaucoup. Tâchez de trouver un engagement et débrouillez-vous. J'avais 17 ans, mais adorant le théâtre, mon parti fut vite pris! Je m'armai de courage et m'en fus dans les théâtres de Paris où j'avais quelques chances d'être bien accueillie. Après des visites à des directeurs plus ou moins aimables j'arrivai au Bouffes du Nord (actuellement théâtre Molière). Ce théâtre était alors sous la direction d'Abel Ballet, un brave homme doublé d'un metteur en scène incomparable et qui probablement à cause de toutes ses qualités n'a pas fait fortune; je lui contai mon histoire: je suis élève de Duquesne, ce dernier ne veut plus me donner de leçons si je ne joue pas; il veut bien reconnaître des qualités et veut que j'apprenne mon métier, mais je n'ai jamais mis les pieds sur une scène et dame ce n'est guère facile de débiter: "Abel Ballet me répondit: Mon enfant voulez-vous me dire quelque chose sur la scène." Mais certainement, répondis-je. Alors nous descendîmes, je fis un semblant de mise en scène sur ce plateau nu et vide, un banc d'un côté, une chaise de l'autre et j'annonçai le Passant de François Coppée. Abel Ballet m'écoutait des fauteuils d'orchestre, il me demanda une autre scène, je lui dis alors les imprécations de Camille et Henriette, des femmes savantes en me donnant la réplique moi-même, car la répétition étant terminée, il n'y avait aucun artiste présent au théâtre. Mais je n'avais eu aucune gêne, aucun trac, j'avais dans ma tête de jouer et rien ne m'eût arrêté. Quand j'eus terminé, Monsieur Ballet me dit: Voulez-vous venir demain à la répétition à midi et demi, je vous engage. Je n'en croyais pas mes oreilles! ça y était! j'allais jouer!! Courir chez Duquesne fut mon premier souci, mais lui, en homme sensé me demanda à voir mon rôle. Hélas, j'avais oublié de le demander et y aurais-je pensé je n'aurais pas osé. Je passai une soirée et une nuit terrible, si Abel Ballet allait me faire jouer quelques mots seulement, j'étais désemparée. Enfin l'heure de la répétition arrive, je suis au théâtre sur la scène au milieu des artistes qui me regardent tous comme une bête curieuse, enfin Abel Ballet arrive et me présente à mes camarades, s'assied à l'avant scène et me fait remettre mon rôle, par le régisseur, oh! bonheur, oh! joie, oh! délire, trente pages de copie. D'ailleurs, le public de Montréal m'a prodigué plusieurs fois ses applaudissements dans ce rôle qui est celui d'Yvonne, dans les Volontaires de la Loire. Que vous dirai-je de plus? Le plus fort était fait, je restai toute la saison aux Bouffes du Nord, puis je partis en tournée avec Duquesne en Italie, jouer Sans-Gêne, je fus engagée aux Menus Plaisirs, où je jouai quelques mois et même dans le voyage en Suisse je jouai la mariée avec les Omers, je fus ensuite engagée à Lyon (direction Peyrieux), puis à Marseille et Monte Carlo (direction Simon), là je jouai avec les vedettes parisiennes les

plus en vogue et toujours des rôles importants, avec Lender et Germain Petites folles, avec Jane Hading Athénaïs du Maître de Forge, Olympe de la dame aux Camélia, Francine de Sapho, etc., etc., avec Huguenet, Belle maman, enfin je partis en tournée jouer Roxane dans Cyrano dans toute la France, la Belgique, la Suisse et la Corse, puis à mon retour engagée par Charlotte Wihe qui s'est faite applaudir à Montréal, il y a 2 ans, je jouai la comtesse d'Aleval dans Je ne sais quoi, Phrynette dans l'enfant prodigue. C'est au retour de cette tournée en Danemark, Suède et Norwège que je fus engagée pour Montréal. J'ai beaucoup travaillé pendant ces trois saisons au Canada et je suis heureuse de pouvoir ici dans les colonnes de ce jeune et si intéressant journal, remercier le public Montréalais qui m'a toujours témoigner sa ympathie et son estime seul encouragement au travail épouvantable auquel j'étais astreinte.

HENRIETTE MORET.
du "Théâtre Sarah Bernhardt."

— : o : —
LES YEUX

A son grand talent d'artiste, Monsieur Prévost, du Théâtre des Nouveautés y joint celui de poète, et c'est la primeur d'une de ses poésies pleine d'un sentiment délicat et fin, que nous offrons aujourd'hui à nos lectrices et lecteurs.

Qui que tu sois, douce amie
Mon pauvre cœur est bien à toi ;
Et s'il est une joie que j'envie,
C'est de rêver, tout en émoi
A tes beaux yeux !

"A tes beaux yeux, doux et rieurs
Jolis comme les étoiles !
Tendrement bleu, ils sont charmeurs
Et semblent recouverts de voiles,
O tes beaux yeux !

Quelquesfois, tristes et tendres
Noyés dans de doux souvenirs...
On dirati, qu'ils semblent attendre
Et que le baiser va venir...
O tes beaux yeux.

JEAN PRÉVOST, *des Nouveautés.*

Montréal le 7 novembre, 1905.

— : o : —
Il est bien rare qu'on se corrige en voyant les défauts des autres ; on se croit sans défaut, ou pour mieux dire, on se reconnaît ceux qu'on a pas et l'on nie ceux qu'on a.

HIPPOLYTE LUCAS.

LES REFLEXIONS D'UN TRAMWAY

Vous croyez peut-être qu'il est fastidieux d'être tramway, oh ! Je conviens qu'il y a de durs moments, rouler par pluie, par neige et par vent, n'a rien d'agréable je le confesse, mais si vous saviez combien ses petits désagréments sont compensés par de croustillants et délicieux quarts d'heure.

Quand l'aurore aux doigts de rose a déchiré le sombre voile de la nuit, quand la blonde Phébee a ragagné ses pénates, mes valets de dépôt, j'allais dire de chambre, aux mains sales et huileuses, il est vrai que ce n'est pas leurf aute, s'emparent de moi et procèdent à ma toilette.—Oui, Madame on fait ma toilette.—Bien astiqué, brossé, rincé, faiant feu des quatre roues, je m'élance sur mes deux parallèles d'acier.

Premier arrêt, c'est l'heure à laquelle de charmants minois courent vers l'atelier pour la besogne quotidienne.

Oh ! Mince alors la belle petite, ouvre l'œil mon vieux, il y a quelque chose à voir. D'un geste gracieux elle prend sa robe, et dans un retroussé savamment étudié laisse apercevoir une fine cheville enserrée dans un bas de soie à jour qui permet de deviner le rose et le satiné de la peau, le pied bien courbé est chaussé de tout mignons souliers jaunes et... Oh ! elle vient de lever la jambe pour grimper dans mon intérieur, c'est le plus délicieux moment aussi, j'en grince des roues et palpète du moteur. Un instant elle s'est arrêtée sur ma première marche, sa main gantée tirant de plus en plus la jupe.

Tais-toi, oh ! moteur, tu me ferais faire des bêtises pour ce petit bout de dentelle agrémenté de rubans roses.

Rageusement, ne pouvant faire plus, d'une petite secousse je remue mon parquet et crac, la petite tricolant caresse de sa menotte mes boiseries jaunes écrasant d'ici delà quelques cors aux veinards qui sont assis, je frissonne jusque dans mes essieux. Je... deux coups brusques de timbre, il faut repartir.

Quelqu'un fait le télégraphe avec son parapluie au coin de la rue suivante :

Tiens flûte alors c'est la belle-mère à Chose qui me menace ainsi. Attends un peu, je vais lui rendre un fier service à Chose, il me devra un bon gallon d'huile, et de la meilleure. V'lan de mon panier j'accroche le parapluie de la dame, elle veut le retenir—c'est un souvenir de famille—et roule sur la chaussée gluante et gélatineuse. Un cri affreux domine mes ronflements, m'intimide un peu, mais je suis sans pitié, mes freins grincent lamentablement un long frisson métallique galope en mes jointures, je passe, un petit bruit sec d'os qui craquent et c'est tout.

La foule s'amasse.
Qu'y a-t-il ?

—C'est le tramway qui a fait des petits pâtés, lance un gavroche.

Oui, c'est moi et je me rengorge qu'on me remise si l'on est pas satisfait de mes services—dans le fond je sais parfaitement que la compagnie me donnera raison—en voilà du tapage pour une belle-mère. Lâchez-moi la barre, je file.

Oui je file à toute allure emporté en une course vertigineuse, prenez garde à vous pochards qui venez de dialoguer trop longtemps avec la bouteille, ne traverse pas la chaussée va nu pied, ou je t'écrase. Je suis le Fléau qui passe—ne pas confondre avec celui de M. Ernest Daudet, je suis l'écraseur non patenté, broyant sans douleur.

Coupant en deux un pauvre toutou qui n'en peut mais... culbutant voitures et cochers, esoufflé j'arrête enfin ma course folle, pas un chat sur la voie reposons-nous un peu.

L'après-midi! rien ne vaut l'après-midi pour la tranquillité, peu de monde dans mon intérieur, personne sur mes marches, c'est le moment de flâner et d'écouter les conversations, les confidences des vieilles filles, lesquelles, pour tuer le temps vont assommer les gens de leurs visites. Oh! très drôles ces confidences, par malheur ma marche bruyante me fait un peu perdre le fil, mais je saisis tout de même.

Moi je n'ai pas voulu me marier fait une vieille sans dents, à la chevelure d'un blanc jaune. Sûre elle a dû se teindre il y a quelques vingt ans. Oh ces monstres d'hommes, ne m'en parlez pas, ce sont des égoïstes. Tenez j'ai manqué un excellent parti, et j'en suis bien heureuse maintenant.—Savez-vous pourquoi: Quelques instants avant la signature du contrat, il prétendait déjà me faire bourrer sa pipe. J'étais outrée, est-ce l'ouvrage d'une femme bourrer une pipe, pourquoi pas cracher pendant qu'il fumerait, non voyez ces hommes se sont des égoïstes. Eh allez donc sur le dos de ces malheureux hommes.

Ouf! Six heures, je n'en puis plus, soutenez-moi, ressorts puissants, essieux rigides, ils ne doutent de rien ces gens-là, j'étouffe! il y en a partout, pendus aux barres comme des jambons dans une charcuterie:

Aie, mais faites donc attention, vous m'écrasez les orteils.

—Hélas qu'y puis-je madame, on vient de m'aplâtir les deux qui me restait.

—C'est ridicule, stupide, d'entasser les gens de la sorte. Il n'y a pas que les pieds qui souffrent et l'odorat, passez-moi des sels!

Minuit qui tape, Hochelaga, tout le monde descend, j'en ai assez, il est temps de rentrer au dépôt. Un petit coup d'huile dans mes réservoirs et demain si on me lâche je me paye un hachi de piétons.

LÉANDRE BARROIS.

THEATRE FRANÇAIS

Salle superbe lundi dernier au Théâtre Français pour la première de "Quo Vadis."

Je ne m'attarderai pas à analyser la pièce qui a été représentée pour la première fois à Montréal, avec cette débauche de décors admirables, qu'on ne trouve qu'au Français.

Cependant un éclairage mieux réglé s'impose, pour faire ressortir les beautés de ces décors. Par exemple l'orgie chez Néron a été jouée dans une nuit complète, ce qui aurait pu faire croire qu'il allait se passer des choses extraordinaires, mais non, ça été une bonne petite orgie, tranquille, sans trop de bruit. Pour moi, Néron, n'a servi à ses invités que du sirop de grenadine, et malgré le bon vouloir de l'ami Carême, les invités n'ont pas pu se griser.

Toute la pièce a été jouée trop lentement par tous les artistes.

A certain moment on avait l'illusion d'entendre une pièce en vers, tant on traînait sur les syllabes et recherchait l'intonation chantée.

Il faut féliciter Carême en premier, il est juste qu'il soit le premier aux honneurs, étant le premier à la besogne.

Administrateur, metteur en scène publiciste, peintre, accessoiriste, sculpteur, acteur, auteur et charpentier, mais tout cela ne l'a pas empêché de jouer l'Apôtre Pierre avec la maîtrise qu'on lui connaît.

M. Patris qui jouait le rôle de Pétrone eut été parfait, s'il n'avait eu des hésitations un peu trop nombreuses, car on sent chez lui un acteur de race.

C'est M. Hauterive un transfuge du National, qui jouait Marcus Vinicius, ce jeune homme a une voix, un timbre sonore et sympathique, une articulation qui permet au public de l'entendre, des coins les plus reculés du théâtre.

Il a rendu son personnage avec la vérité, à laquelle il nous a habitué, mais là, dans un cadre qui lui convient.

C'est Dane qui faisait Néron. Il a joué son personnage si difficile, avec la sûreté de l'homme qui sait ce qu'il fait. C'est, je crois un de nos principaux comiques à Montréal, qui puisse jouer une scène dramatique sans faire rire. Il a eu des fureurs terribles.

Mallet, a fait un Chilon un peu nerveux et un peu précipité.

Quand ce jeune acteur saura se modérer, il fera des choses très intéressantes.

Gauthier (Ursus) était tombé dans un baquet de jus de réglisse, ce qui ne l'a pas empêché de tuer à moitié Vinicius, d'avalier Creton, de terrasser un taureau et de jouer un rôle avec autorité et justesse.

Lygie c'était Mme Laure Sureau, elle a su approprier sa voix et ses attitudes à un rôle, qui sort complètement de son emploi, car jusqu'ici elle nous a été présentée que dans les premiers rôles.

Mme Samson joue Eunice adorablement, elle a

bien mérité les applaudissements que ne lui a pas ménagés le public.

Nyms est en progrès. Meussot très convaincu.

Je ne puis pas citer tout le monde, je me rattraperai à un autre moment.

M. Paul Cazeneuve est arrivé à Paris. Dans un mois, m'a dit un intime de la maison, vous verrez des merveilles. Il va ramener des artistes dont vous me direz des nouvelles.

CAPIAS.

:o:

NOUVEAUTES

"Dégénérés"

La petite salle des Nouveautés était presque remplie, hier soir, pour la première, à Montréal de "Dégénérés" de Michel Provins. A tout prendre, cette pièce vaut-elle qu'on l'aille écouter? Oui. Il y a de l'esprit, et cette étude de mœurs dans la manière rosse est bien conduite et très scénique.

"Dégénérés" nous ramène dans cette grande société où l'on ne veut nous montrer, ce semble, que les laideurs et les tares de ce qu'on appelle le grand monde. C'est une palette chargée de noir à outrance. Une débauche de situations toutes plus déconcertantes au point de vue honneur, honnêteté, etc., que l'on puisse rêver.

Quelle, pièce moderne, mesdames! L'intrigue toutefois est plus ou moins vieillotte.

N'y avait-il pas moyen de lâcher un peu la Guzla usée de l'adultère et de pincer moins fort du rastaquoère titré ou non, du dégénéré sous ses divers aspects. Toute la journée vous luttez avec les exigences de l'existence, vous voyez tout ce que l'intrigue, l'agiotage, l'intrigue ont de hideux. Le soir, au théâtre, on vous donne pour changer de l'adultère, de la médisance, du tripotage. Car il y a de tout cela dans "Dégénéré" avec beaucoup de grivoiserie et peu de franche gaieté.

La pièce est d'ailleurs parfaitement montée et l'interprétation laisse assez peu de prise pour un critique bienveillant tout en voulant être juste.

Madame Hélène Gondy a donné tout son talent hier, dans son adoption du rôle de Madame de Girolles. Mais... il ya un tout petit, mais, elle jouait beaucoup sur les nerfs et elle s'écarta plusieurs fois, emportée, je le veux bien, par la lutte qu'elle livre à sa rivale, de ce seyant attrait que l'on appelle le naturel. C'est une nuance bien légère à modifier et la critique n'aura plus qu'à s'incliner—avec plaisir d'ailleurs.—Tous les sentiments par lesquels passe un cœur de femme, qui veut triompher d'une rivale, Mademoiselle Ducange les a soulignés avec l'habileté d'une professionnelle du théâtre et du théâtre de fine comédie.

Comme élégance toutefois, laissons la palme à "Mme de Girolles" avec pour "Jeanne" celle de naturel.

Madame Lefrançais est charmante dans "Nicole."

Lefrançais a bien vécu le rôle de Barol: Si nous avons une critique, toute légère à faire, à cet excellent acteur, c'est à, je ne sais quoi, dans ses personnages qui ne varient jamais et qui donne moins de nouveautés aux différents rôles interprétés avec tout le goût artistique qui caractérise M. Lefrançais.

Christian a dans le personnage de Livaray quelque chose de compassé qui ne marche pas avec l'esprit du rôle. Demanne prête peu le flanc à la critique dans son interprétation de Chambord et Desplas pour être un peu vulgaire pour un sous-préfet n'en est pas moins agréable.

De ces quelques remarques que l'on ne tire pas une conclusion en défaveur des interprètes de "Dégénérés" qui ont défendu avec un bonheur auquel il n'y a que peu de points noirs, une pièce qui a besoin d'être défendue.

Nous ne dirons rien des intermèdes malgré le talent de Madame Gondy et de M. Lefrançais, pour l'excellente raison que tout ce qui concourt à rendre les spectacles trop longs doit être mis de côté.

C. L. DE R.

:o:

THEATRE NATIONAL

Avez-vous idée de l'effet que produiraient les paroles tristes d'une romance chantées sur un air de cake-walk?

Non? Et bien allez au National, et vous assisterez à ce spectacle vraiment curieux, et ma foi fort amusant, de drames noirs, joués par des comédiens à ce point réjouis, que leur communicative allégresse gagne bien vite le public.

On voit sur l'affiche: "La Grâce de Dieu. Drame en 5 actes, par M. d'Ennery.

De suite on sent le frisson de la petite mort vous parcourir l'échine.

Que de tristesse dans ce vieux et célèbre "mélo." Que de larmes vont verser les spectateurs.

Et bien, pas du tout! Non seulement personne ne pleure, mais tout le monde rit à gorge déployée, ce ne sont que joyeux éclats, ou applaudissements mêlés de gros rires satisfaits!

Voilà certes une heureuse manière d'interpréter les vieux mélodrames, et personne ne saurait se plaindre de cette innovation artistique.

De cette façon, les invraisemblances indigérables, les ficelles qui atteignent la proportion de très grosses cordes (Aie! gare, l'amende!) passent inaperçues, ou plutôt contribuent à l'hilarité générale.

Neuillet est tout simplement exquis de drôlerie, il a une manière à lui de pleurer, qui est tout un monde. Lombard, dans son vieux Commandeur, aussi myope qu'amoureux, est innénarrable. Donnelly cherche à donner la note grave de l'amour sincère et fidèle, il y réussit assez bien, mais cepen-

dant pas assez pour calmer les sursauts joyeux provoqués par la primesautière Mademoiselle Vasse, qui remporte un gros succès dans le rôle de la petite savoyarde Chonchon, point gênée par d'inutiles préjugés et d'encombrants principes.

M. Filion est très convaincu et très sincère dans le rôle du père Loustalot, avec Madame Vhéry, toujours si consciencieuse artiste, ce sont les deux seuls ayant réussi à faire jouer nos glandes lacrymales.

En somme, excellente soirée, coupée de chansonnettes comiques et d'exercices sur fil de fer, qui sont du meilleur effet au milieu d'une action dramatique.

JACQUES SQUIRE.

UNE QUESTION D'ACTUALITE

(Tout droit de reproduction réservé.) (Copyright.)

Pour "La Vie Artistique"

Nos lecteurs se sont sans nul doute intéressés aux débats du comité d'enquête institué à New-York sur les soi-disantes fraudes, des Compagnies d'assurance sur la vie.

L'énorme publicité donnée par la presse jaune aux accusations qui ont motivé cete enquête, la reproduction coupée des témoignages apportés par les intéressés ou les commentaires malveillants que les jalousies, les haines ou les passions politiques, ont pu susciter contre les institutions ou les personnalités mises en cause, ont eu une telle repercussion sur la grosse masse du public qui forme la clientèle dans le monde entier des Compagnies d'assurances, qu'il est de notre devoir à nous journal indépendant de rétablir les faits sous leur vrai jour, sans intérêt ni parti pris.

De prendre en mains la cause de "millions" d'assurés, qui peu au courant, des exagérations d'une certaine presse, des ambitions financières ou politiques, peuvent en un instant de découragement perdre non seulement le fruit de leurs économies payées en primes d'assurance, mais chose plus grave, perdre la protection efficace qui était garantie aux leurs, à l'époque où le besoin s'en fait le plus sentir.

Nous voulons aussi de bonne foi, la lumière, la vérité! mais aussi nous voulons dire à ceux qui ont osé porter de telles accusations sans en avoir "l'irréfutable" preuve, de regarder quelles ruines, ieurs calomnies pourraient accumuler, de combien de veuves et d'orphelins ils auraient enlevé leur unique subsistance, par le seul fait de la publicité d'accusations injustes.

Un comité d'enquête a été ouvert à New-York pour juger impartialement sur des accusations précises formulées contre quelques Compagnies d'assurances sur la vie. Il a appelé à sa barre, les personnalités les mieux placées et les plus respecta-

bles, qui sont venues librement apporter leurs témoignages.

Après l'audition de ces nombreux témoignages entendus jusqu'à ce jour, après vérification des documents apportés, bilan, etc., nous ne voyons aucune preuve sérieuse apportée sur une accusation sérieuse, nous ne voyons que le défilé lent et monotone des explications données sur les différentes méthodes et administrations des différentes Compagnies d'assurance sur la vie. Que la critique plus ou moins fondée sur des comptes de dépenses, salaires, publicité ou autres, qui n'intéressent que les corporations elles-mêmes ou leurs actionnaires.

Rien de plus.

Si, il ressort, clairement une chose. L'absolue solvabilité des dites Compagnies. La véracité de leur bilan. L'exactitude du placement de leurs valeurs. La constatation urbi et orbi de leurs sécurités, dépôts, réserves, actions, prêts, hypothèques, propriétés, en un mot leur actif, dollars pour dollars.

Voilà la vérité pour les assurés, nous ne pouvons mieux faire que de citer à l'appui de nos dires, la déclaration suivante faite officiellement par l'honorable James V. Barry, commissaire des assurances pour l'Etat du Michigan, en qualité de Président à la Convention Nationale des commissaires d'assurances à Grand Rapids et qui se lit comme suit:

"Les Compagnies d'assurances sur la vie comme celles qui sont maintenant sous enquête, sont recon- nues comme étant en excellentes conditions financières et que la solvabilité de ces Compagnies n'est pas en question."

Il nous semble que cela est suffisant, venant de la part d'un telle autorité en matière d'assurance par celui même qui est chargé de faire respecter la loi d'assurances au nom du gouvernement et a sévir pour toutes infractions commises au détriment des détenteurs de polices.

Que reste-t-ildonc des accusations portées? L'exagération des salaires, les dépenses de publicité, les frais de conseils judiciaires ou autres, les commissions des agents, le favoritisme pour les emplois, le choix des valeurs pour le placement, les taux d'intérêts sur prêts, etc., etc.

Toutes choses qui sont du ressort des Compagnies elles-mêmes, sous la responsabilité des bureaux de direction ou des conseils d'administration, ou des actionnaires suivant les Compagnies, et toutes soumises aux conditions des lois d'assurance qui les régissent comme les autres corporations, banques ou société, y sont sujettes sous peine de déchéance, retrait de licence ou autres pénalités.

Que ces lois soient insuffisantes aujourd'hui par suite de l'énorme extension de ce genre d'affaires au point de vue de certaines obligations à propos du choix des sécurités, de leur placement, de leur estimation dans l'actif quand il s'agit de valeurs

soumises aux lois du marché, ou de virements de fonds, prêts ou spéculations pour le compte des Compagnies, rien de plus simple, ni de plus juste que de demander d'amender ces lois, d'en faire de nouvelles au besoin, mais de là à scruter tous les items d'une administration, de passer au crible de la malignité publique tous les faits et gestes des officiers de cette Compagnie, de provoquer pour ainsi dire, les rancunes, les haines, les jalousies, les ambitions pour ne pas dire plus à se faire jour, il y a loin.

Les Compagnies sont inattaquables. Leur solvabilité hors de doute. Elles fond des surplus. Distribuent des dividendes à leurs actionnaires. Payent toutes leurs réclamations. Accumulent leurs réserves calculées pour garantir leurs obligations futures, sur des taux de primes et échelles de mortalité, acceptées par les gouvernements et dont l'expérience a prouvé la valeur.

Que demander de plus?

Les clients de ces Compagnies n'ont jamais prétendu avoir payé trop cher, la protection efficace qu'ils en ont retiré.

Ou du moins si ce fait était vrai, il ne serait pas en accord avec les détracteurs de ces Compagnies ou proposeurs d'enquête, car le nombre des assurés a augmenté depuis plus de vingt ans, dans de telles proportions, ainsi que les risques assumés, que ces Compagnies ont payé durant les douze derniers mois aux Etats-Unis seulement l'énorme somme de \$400,000,000 en risques à leurs ayant-droits.

Qu'en plus, elles ont durant le même temps p'acé la fabuleuse somme de de \$2,300,000,000 (réserves pour garantir leurs obligations.)

Que la majeure partie de ces capitaux est placée en prêts hypothécaires, actions de ville, de chemins de fer, de télégraphe, téléphone, propriétés, dont toute la communauté civile, c'est-à-dire les grandes entreprises privées, commerciales, financières, les municipalités, les villes profitent, ces capitaux étant formés depuis les quelques dollars du petit assuré, jusqu'aux quelques cents, de si petites sommes, qu'elles ne trouveraient pas individuellement, à contrôler, pousser, améliorer les grandes entreprises que les Compagnies peuvent atteindre et contribuer de cette façon à la grandeur du pays.

Pour arriver à ces résultats, ne faut-il pas des administrations gérées par des personnalités financières assez habiles pour les conduire au succès.

La plus petite de ces institutions ne contrôle-t-elle pas des millions?

Le personnel n'est-il pas nombreux?

Les différents services n'exigent-ils pas à leur tête des hommes de valeur, compétents?

L'importance des affaires transigées n'exige-t-elle pas de grands frais au total dont le pourcentage se réduit d'après le volume de chiffre atteint.

Alors que sert de faire paraître aux yeux du public des chiffres qui paraissent formidables, s'ils

ne sont accompagnés d'aucuns commentaires.

Pourquoi citer les taux de salaires, des présidents ou vice-présidents de ces Compagnies comme exagérés, si ces hommes par leur talent, leur habileté conduisent les affaires de leurs Compagnies à la satisfaction des intéressés et si le résultat est en rapport avec la dépense?

Refuserez-vous de doubler le salaire de votre employé s'il peut vous rapporter le double de vos profits?

Pourquoi alligner les chiffres de milliers de piastres, en dépenses diverses; conventions, voyages, impression, publicité, sans donner la contre-partie, c'est-à-dire le chiffre d'affaires que ces dépenses ont amené ou contrôlé.

Pourquoi trouver exagérés les salaires ou commissions des agents de ces Compagnies, sans faire connaître leurs contrats, leurs obligations envers les Compagnies?

Mauvaise politique que celle qui consiste à ébranler la confiance, alarmer le public à tort, sur des institutions d'utilité incontestable, dont le crédit n'est pas en cause, dont les intéressés ne se plaignent pas, que les lois peuvent atteindre.

Ce fameux comité d'enquête est parti en guerre avec des accusations que l'on a fait grosses comme une montagne, et la montagne n'a accouché que d'une souris.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de l'état de la convalescente et parlerons dans notre prochaine causerie du coût des primes d'assurances ainsi que des faits de réfutation que nous n'avons fait qu'effleurer.

—:o:—

NOUVELLE ELECTRIQUE

La Vie

"in principio erat verbum et habitavit in nobis."

"Au commencement était le verbe, et il habita avec nous."

—Naître, respirer, crier, têter, pleurer, sourire, dormir, grossir, souffrir!

—Se traîner, se dresser, marcher, courir balbutier, parler, rire, grandir, souffrir!

—Etudier, examiner, chercher, comparer, réfléchir, trouver, connaître, désirer, souffrir!

—Sentir, frissonner, palpiter, aimer, adorer, vouloir, posséder, souffrir!

—Travailler, gouverner, dominer, rayonner, triompher, arriver, souffrir!

—Trembler, hésiter, reculer, oublier, échouer, tomber, souffrir!

—Maigrir, pâlir, souffrir, gémir, se glacer, vieillir, s'étendre, soupirer, mourir!

E. D. GLAS.

Montréal, 7 novembre 1905.

A MADAME GERMAINE VHERY-LOMBARD

Tes vingt ans joyeux sont pleins de promesses,
Tout en toi sourit, ta lèvre et tes yeux,
Et les clairs frissons de tes blonds cheveux
Semblent sur ton front poser des caresses.

Bouton frais éclos au jardin du rêve,
Ton gracieux talent vite épanoui
Devient fleur aux yeux du monde ébloui
Dont l'enchantement se poursuit sans trêve,

Tu fus dans l'Aiglon, superbe, divine
Comme le rêv le poète humain
Ne t'arrête pas, poursuit ton chemin
La gloire à ta voix caline.

Recélant la force en ta grâce frêle
Simple et bon enfant, toujours sans façons
Secouant demain nos cœurs de frissons
Tu seras l'artiste éperdument belle!

J. GODEAU.
du "National."

GERMAINE VHERY

Jeune Ier rôle, du Théâtre National Français

Après les interprétations diverses du duc de Reichstadt de "L'Aiglon," notamment par Mlles Moret et Varennes, deux grandes favorites du public canadien, ce fut une agréable surprise de trouver en Mlle G. Vhéry, l'Aiglon tel que l'a rêvé Rostand. Jeune, jolie, enthousiaste, poétique, elle fit revivre avec maîtresse l'âme torturée de ce pauvre enfant.

Lisez nos grands quotidiens: "La Patrie." "On attendait avec une curiosité passionnée l'apparition de Mlle G. Vhéry dans le rôle du duc de Reichstadt et la curiosité n'a pas été déçue. Enfin, nous avons eu l'Aiglon de la tradition, ce que jamais nous avons eu la chance de voir jouer à Montréal. Douce, tendre, pleine d'ardeur contenue et de grâce, joignant à son physique tout à fait dans la note une puissance d'interprétation splendide, Mlle Vhéry a su silhoueter un Aiglon bien compris. Les moindres nuances du rôle ont été ponctuées de façon. Mlle Vhéry a eu des accents d'enthousiasme superbe."

"La Presse" disait: "Mlle Vhéry créé un Aiglon incomparable. La pureté de sa diction, la crânerie de son maintien, soulèvent en même temps l'enthousiasme. Comme nous le disions samedi, G. Vhéry est douce, d'un tempérament exceptionnel qui lui rend son rôle relativement facile. Grêle, délicate et pâle, elle personnifie à merveille le jeune duc poitrinaire. Elle déploie dans son jeu une énergie qui n'exclut pas une tendresse exquise."

"Le Canada" de s'écrier: "Jamais l'Aiglon n'a été joué à Montréal comme il l'est cette semaine, au

Théâtre National. Mlle G. Vhéry n'a pas trompé les espérances que l'on fondait sur elle.

Douce, tendre, pleine de gentillesse et de grâce, elle a eu des accents superbes pour rendre les élans d'enthousiasme de l'Aiglon. L'espace auquel nous sommes limités ne nous permet pas d'analyser comme nous le voudrions l'interprétation donnée par Mlle Vhéry d'un rôle joué plusieurs fois déjà à Montréal par d'autres artistes. Elle y est tout simplement admirable."

Je passe rapidement à quelques notes biographiques de Mlle Vhéry, qui quoique très jeune, a déjà un joli bagage artistique.

Parisienne... de Paris, celle-là, 22 ans. Entrée au Conservatoire National de Paris dans la classe de l'éminent Paul Mounet, qu'elle accompagne dans ses tournées, jouant tout à tour "La Reine" de Ruy Blas, "Dona Sol" d'Hernani, "Catherine" de l'Etrangère Denise. Tournées avec Ferandy, où elle joue Blanchette "Elise." Les Romanesques Sylvette.

Sous la direction de Vast, l'habile imprésario, elle reprend "Yanetta" de la Robe Rouge. La Belle Elisa, "La Parisienne Clotilde, Les Oiseaux de Passage, etc.

Passe à l'Athénée, où elle reprend quelques rôles intéressants, quitte le Conservatoire et contracte un engagement avec M. Marcel Neuillet (alors directeur du Théâtre Français de Rouen) ce qui l'a fit rayer des contrôles, renonçant ainsi d'elle-même à un 1er prix que tout le monde lui accordait par anticipation.

Elle crée à Rouen "En Appel", "Plus fort que l'Amour", "Jeanne d'Arc", "La Cousine de Russie" etc., qui lui valent des éloges de toute la presse de ce grand centre artistique de France.

Mme G. Vhéry épousa l'été dernier un artiste de mérite et très apprécié de nos Montréalais, M. Fred. Lombard, que nous applaudissons l'an dernier aux "Nouveautés," et cette année au "National..."

Mme Vhéry a un bien grand avenir devant elle, son organe, son physique et sa grâce en font à mon avis, le jeune premier rôle rêvé.

Détail particulier: A la ville un gravoche... un second comique... En un mot une Parisienne... quoi et ce qui ne gâte rien une Parisienne de Paris!!!

ALPHONSE D'AUREC.

AVIS

"La Vie Artistique" donne aux jeunes talents la facilité de se produire en leur offrant la plus large place dans ses colonnes.

Un Comité de lecture étudiera consciencieusement articles et nouvelles qui lui seront adressées.

Tout collaborateur ou collaboratrice voudra bien à côté de son nom, signer un pseudonyme, de manière à leur apprendre par la voie du journal les décisions du Comité.

LA REDACTION.

CETTE BONNE CRITIQUE !!!

Que voulez-vous, moi, je suis un naïf, est-ce ma faute? Je ne veux pas chercher à approfondir une question aussi complexe, souvent je me suis bien trouvé de posséder cette qualité ou ce défaut, comme vous voudrez bien l'appeler, cependant aussi ma naïveté m'a joué des tours hélas bien cruels. Tenez, un tout petit exemple entre mille que je pourrais vous citer jusqu'à sommeil complet.

J'aime, j'adore le théâtre, et jusqu'à ce jour j'avais la naïveté de me laisser diriger par le critique influent d'une grande feuille montréalaise, naturellement je ne manquais pas une seule pièce attendu que mon critique les trouvaient toutes bonnes et que les artistes y étaient toujours excellents.

Donc, un certain mardi, j'attendais avec une impatience fébrile la venue de ma Gazette ou mon critique influent élucubra en une prose savante et sûre les qualités dominantes d'une pièce et la valeur de ceux qui l'interprétait.

Oh heureuse chance, divin bonheur, on joue en ce moment la Tosca de M. Sardou au Théâtre Français. Vite lisons ce qu'en pense mon critique influent pour avoir une idée d'ensemble et apprécier ensuite s'il y a lieu de juger.

"La Tosca, l'émotionnante œuvre de Sardou, a été jouée hier soir au Théâtre Français, devant un auditoire appréciateur et intéressée. L'attraction de la représentation était les débuts dans cette ville de deux artistes venus de Paris pour renforcer la troupe, Mlle Laure Fleur a montré qu'elle était une artiste habile et émotivonne, et M. Patris par son travail intelligent dans son grand rôle a prouvé qu'il sera un grand appui dans le succès des futures pièces." (La "Gazette" du 7 novembre 1905.)

C'était bref concis, mais sûrement bien juger, j'allais donc me délecter et entendre les deux grands artistes que Paris avait bien voulu laisser échapper.

D'un coup de téléphone je retiens un confortable siège d'orchestre, j'arbore mon linge le plus fin et en route.

Tel un bon chien sous le vent d'un gibier, je tombe en arrêt devant l'affiche colossale du Français. Est-ce que je rêve, ai-je une hallucination, suis-je aveugle ou en proie au plus effrayant des cauchemars; en caractère long comme ça, je lis au lieu de la "Tosca", "Don César de Bazan." Des gens venus de Lachine, du Bout-de-l'Île et d'ailleurs parlaient avec animation, je n'y fis point attention: Erreur fatale. Fatale erreur, m'écriai-je, ce n'est pas Don César c'est la Tosca que l'on joue, mon critique est infaillible.

Je demandai au guichet:

—Que joue-t-on ce soir?

—Voyez l'affiche, Monsieur: Don César de Bazan.

—Hein? quoi? Vous dites?

—Don-Cé-zar-de-Ba-zan.

Je n'attendais pas le remboursement de mon billet, je m'enfuis.

En arrivant chez moi mes regards tombent sur le "Samedi" ou s'étale le compte rendu de la Tosca, c'est une obsession, une poursuite!!

Mais quelle rage ont donc ces gens-là de parler de ce qu'ils n'ont jamais vu??

Et maintenant comment vais-je faire pour aller au théâtre si l'on ne peut se fier aux critiques.

"Patris" mais drôle!

G. Dy.

—————:o:—————
PETIT CONTE

Elle est noire et démesurée,
Sa forme vraiment surannée
Me fait souvenir vaguement
De ces costumes d'enterrement;
Sa coupe est d'une mode antique
Ses revers de soie authentique.
Elle promène dès le matin
Son air désabusé, hautain
Et quand on la voit qui s'avance
Rigide ainsi qu'un monument
On se demande ingénûment:
Va-t-elle nous dire sa souffrance?
Qui diable recouvres-tu donc?
O redingote aux pans si longs?
Est-ce un pleureur assermenté,
Un veuf de ses chagrins hanté,
Un diplomate ou un docteur,
Un magistrat, un procureur,
Quelque talent majestueux,
Un homme illutre, talentueux,
Quelque seigneur au nom pompeux,
Savant, poète, soldat fougueux?
Hélas, Messieurs, de dire j'ai honte,
Ce que cache ce vêtement,
Car cela est tout simplement
Un Conte, qu'ici je raconte.

COROT ZYF.

7 novembre 1905.

—————:o:—————
Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre.

A. DE VIGNY.

Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas.

PASCAL.

Il est mal de violer sa parole sans raisons, mais on trouve toujours une raison.

FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.



Mlle G. VHERY, du National.

REGRET

(Pour elle.)

Comme la barque sur la mer,
S'en est allé mon premier rêve
Tout jeune encore et plein de sève,
Le plus frêle, mais le plus fier.

Trahi par l'ouragan de fer,
Des orgueils, des passions, sans trêve;
Comme la barque sur la mer
S'en est allé mon premier rêve.

Le doute un jour surgit amer,
Il planta dans mon cœur son glaive,
Et l'agonie alors fut brève,
Mon rêve amoureux est mort hier,
Comme la barque sur la mer.

GEORGE DESPLAS.
des "Nouveautés."

: o :

MADAME SARAH BERNHARDT

Dans "Fédora"

La femme harmonieuse et pliante, la femme électrique et chimérique a fait de nouveau la conquête de Paris. On lui résistait depuis quelque temps, on commençait même à être injuste pour elle. Et peut-être aussi n'avait-elle qu'imparfaitement réussi à donner une âme à Marion, et avait-elle fait d'Ophelia une créature un peu trop lointaine, neigeuse et chantante. Mais avec Fédora, nous avons retrouvé la vraie Sarah, l'unique et la toute puissante, celle qui ne se contente pas de chanter, mais qui vit et vibre tout entière. Il est vrai que ce rôle, comme celui de Théodora, a été fait expressément pour elle, sur mesure et très collant, Madame Sarah Bernhardt est éminemment, par son caractère, son allure et son genre de beauté, une princesse russe à moins qu'elle ne soit une impératrice byzantine ou une beigum de Maskati; passionnée et féline, douce et violente, innocente et perverse, névropathe, excentrique, énigmatique, femme abîme, femme je ne sais quoi. Madame Sarah Bernhardt me fait toujours l'effet d'une personne très bizarre qui revient de très loin; elle me donne la sensation de l'exotisme, et je la remercie de me rappeler que le monde est grand, qu'il ne tient pas à l'ombre de notre clocher, et que l'homme est un être multiple, divers, et capable de tout. Je l'aime pour tout ce que je sens d'inconnu en elle. Elle pourrait entrer dans un couvent de clarisses, découvrir le pôle nord, se faire inoculer le virus de la rage, assassiner un empereur ou épouser un roi nègre sans m'étonner. Elle est plus vivante et plus incompréhensible à elle seule qu'un millier d'autres créatures humaines. Surtout elle est slave autant qu'on peut l'être; elle est beaucoup

plus slave que tous les Slaves que j'ai jamais rencontrés et qui souvent étaient slaves... comme la lune.

Elle a donc merveilleusement joué Fédora. Le rôle, qui est tout de passion, la contraignait heureusement à varier sa mélodie et à rompre ses attitudes hiératiques. Son jeu est redevenu prenant et poignant. Pour traduire l'angoisse et la douleur, le désespoir, l'amour, la fureur, elle a trouvé des cris qui nous ont remués jusqu'à l'âme, parce qu'ils partaient du fond et du tréfond de la sienne. Vraiment elle se livre, s'abandonne, se déchaîne toute, et je ne pense pas qu'il soit possible d'exprimer les passions féminines avec plus d'intensité. Mais en même temps qu'il est d'une vérité terrible, son jeu reste délicieusement poétique, et c'est ce qui le distingue de celui des vulgaires panthères du mélodrame. Ces grandes explosions demeurent harmonieuses, obéissent à un rythme secret auquel correspond le rythme des belles attitudes. Personne ne se pose, ne se meut, ne se plie, ne s'allonge, ne se glisse, ne tombe comme Madame Sarah Bernhardt. Cela est la fois élégant, souverainement expressif et imprévu. Faites-y attention: toutes ces silhouettes successives semblent des visions d'un peintre raffiné et hardi. Cela n'est guère simple, mais comme c'est "amusant"! au sens où on emploie le mot dans les ateliers. Personne non plus ne s'habille comme elle, avec une somptuosité plus physique ni une audace plus sûre. Sur ce corps élastique et grêle, sur cette fausse maigreur qui est au théâtre, un élément de beauté, car par elle les attitudes se dessinent avec plus de netteté et de décision, la toilette contemporaine, insensiblement transformée, prend une souplesse qu'on ne voit pas chez les autres femmes, et comme une grâce et une dignité de costume historique. Et le jeu de cette grande artiste n'est point seulement poignant et enveloppant

A la fois; il est personnel jusqu'à l'excès et pour ainsi dire coloré. J'ai déjà fait remarquer que rien n'était en quelques endroits, d'une convention plus singulière que la diction de Madame Sarah Bernhardt. Tantôt elle déroule des phrases et des tirades entières sur une seule note, sans une inflexion, reprenant certaines phrases à l'octave supérieure. Le charme est alors presque uniquement dans l'extraordinaire pureté de sa voix; c'est une coulée d'or, sans une varie ni une aspérité. Le charme est aussi dans le timbre; on sent que ce métal est vivant, qu'une âme vibre dans ces sonorités unies comme de longues vagues. D'autres fois, tout en gardant le même ton, la magicienne martelle son débit, passe certaines syllables au laminoir de ses dents, et les mots tombent les uns sur les autres comme des pièces d'or. A certains moments, ils se précipitent d'un tel train qu'on entend plus que leur bruit sans en concevoir le sens; c'est assurément un défaut que mon parti pris d'extase ne saurait m'empêcher de reconnaître. Mais souvent aussi cette

diction monotone et pure d'idole ennuyée qui ne dédaigne pas de se dépenser, comme le commun des mortels, en inflexions inutiles et bruyantes, a quelque chose de hautain et de charmant. Et cette diction convenait admirablement dans les parties plus apaisées du rôle de Fédora. Il y a de l'infini et du lointain dans cette mélodie imperturbable et limpide: cela semble venir en effet du pays des neiges et des steppes démesurés.

En somme, c'est peut-être cet artifice, et le contraste qu'il forme avec les passages où la comédienne revient à la diction naturelle, qui fait l'originalité du jeu de Madame Sarah Bernhardt. Ce récitatif est sans doute au rôle parlé ce que sont au rôle mimé les costumes étrangers et splendides: il lui donne une couleur et une saveur d'exotisme. Bizarre et vrai, l'un et l'autre à un degré tout-à-fait surprenant, Madame Sarah Bernhardt a de plus le charme inanalysable. J'avoue que je l'admire très pieusement. Nous vous souhaitons, madame, un bon voyage, tout en regrettant fort que vous nous quittiez pour si longtemps. Car j'espère que vous reviendrez, quoique ce soit bien loin, cette Amérique, et que vous ayez déjà porté plus de fatigues et traversé plus d'aventures que les fabuleuses héroïnes des anciens romans. Rentrez alors à la comédie Française et reposez-vous dans l'admiration et la sympathie ardente de ce bon peuple parisien qui vous pardonne tout, vous ayant dû quelques-unes de ses plus grandes joies. Puis, un beau soir, mourez sur la scène subitement, dans un grand cri tragique, car la vieillesse serait trop dure pour vous. Et si vous avez le temps de vous reconnaître avant de vous enfoncer dans l'éternelle nuit, bénissez, comme M. Renan, l'obscur Cause première. Vous n'avez peut-être pas été une des femmes les plus raisonnables de ce siècle mais vous avez plus vécu que des multitudes entières, et vous avez été une des apparitions les plus gracieuses qui aient jamais voltigé, pour la consolation des hommes, sur la surface changeante de ce monde de phénomène.

JULES LEMAITRE,
de l'Académie Française.

—:O:—
ECHOS PARISIENS

Madame Clady-Petit, l'épatante duègne du National nous a quitté aussi

M. Bruneton, grand' comique, est engagé à Bombay, en qualité d'administrateur.

M. Perny, le créateur de "Priva" à Montréal, fait partie de la troupe du Théâtre de la Porte St-Martin.

Mlle Hoffman qui a beaucoup plu au public Montréalais, a été résilié par la direction des Nouveautés.

M. Joubé, le fin caricaturiste et consciencieux artiste du Français, est retournée ne France unir sa destinée à une fiancée qui l'attend.

La toute gracieuse Jane Meaulle a été engagée à de très brillantes conditions par Coquelin aîné, pour jouer dans sa tournée d'Europe le rôle de Roxane dans *Cyrano de Bergerac*.

M. Neuillet, le distingué comique du National, nous prie d'annoncer qu'il n'est pas à vendre, et qu'il fera crêver... de rire quiconque demandera à acheter un œillet chez les fleuristes.

Madame Vienne-Montvalier, qui eut la très grande douleur de perdre son mari dans la traversée du *Le Canada* et qui quitta Montréal avant la fin de son engagement, est engagée au Théâtre des Variétés de Toulouse.

Le professeur.—Combien y a-t-il de pôles?

L'élève.—Trois.

Le professeur.—....

L'élève.—Le pôle Nord, le pôle Sud et le Paul Cézanne.

M. Henry Nangys, l'artiste favori, a fait avec la grande artiste Suzanne Després, une tournée dans les grandes villes de France: Lyon, Bordeaux, Marseille, Rouen, etc. La pièce à l'affiche était: "La petite amie," de Brioux. Nangy jouait le grand premier rôle et Després le rôle de Petite Amie, qu'elle a créé à la Comédie Française.

Madame Devoyod est engagée comme grand 1er rôle au Théâtre St-Etienne.

Madame Henriette Moret, la populaire artiste que nous n'avons pas oublié a été engagée à son arrivée à Paris aux Fantaisies Parisiennes pour jouer la Rabouilleuse et le Chemineau, Actuellement madame Morea est engagée au Théâtre Sarah-Bernhardt, où Mr Calmette est directeur intérimaire. Il a été confié à cette artiste un rôle réaliste très intéressant et le directeur et l'auteur fondent les plus belles espérances sur leur jeune pensionnaire. Elle vient d'obtenir un franc succès dans *Le Masque l'Amour* de Daniel Lesueur.

Au moment de fermer mon courrier, j'apprends la triste nouvelle de la mort de M. Prad, l'artiste de si grand talent qui fit un séjour de 3 ans à Montréal où ses plus grands triomphes furent *Cyrano* et *Jean Valjean*, des *Misérables* de V. Hugo. Il est mort à Marseille.

Mlle Claire Ethel a un superbe engagement pour l'hiver à Lausanne, (Suisse).

T. ATRE.

Paris le 6 novembre, 1905.

☞ LISEZ ☞

“La Patrie”

Le Journal Canadien-Français
Le mieux rédigé, Le mieux
renseigné, Le plus progressif,
Le plus indépendant :: :: ::

Le meilleur Médium de
Publicité.

VOYEZ SA PRIME.

☞ LISEZ TOUS

La Vie Artistique

Le seul journal
français du
genre
en Amérique...



Ce journal est le
plus intéressant,
le plus populaire
et le mieux ren-
seigné

Le seul journal dont les articles sont si-
gnés et qui fait une critique juste et im-
partiale sur les théâtres et artistes :: :: ::

Abonnez-vo s

Faites abonner vos amis

En vente dans tous les dépôts, 5 cts le numéro.

TELEPHONE EST 2394

Librairie Française Jules Savarin

Depot General de toutes Publications Françaises et Anglaises

Conditions spéciales pour
Librairies de détail . . .

Livres de Médecine

LITTÉRATURE EN
TOUS GENRES :: ::

Ainsi que toutes les lignes de Papeteries, Articles de Fumeurs et Fantaisie.

No. 1738 RUE STE-CATHERINE,
MONTREAL

UNE VISITE EST SOLLICITEE.

BONIN FRERES

Merceries et
Chapeaux.

Gent's Furnishings
and Hats.

1845^A rue Sainte-Catherine

Près de l'avenue Hôtel-de-Ville

MONTREAL.

POUR VOS CADEAUX

DE NOEL ET DU
JOUR DE L'AN

Allez chez le Fameux Bijoutier

EAVES

qui vend bon et bon marché.

Bagues, Bracelets,
Montres, Epingles, Etc.

A. EAVES

BIJOUTIER

GROS ET DETAIL

1679, rue Notre-Dame

Le Bijou

Salon de

Cartes Postales

1809, RUE STE-CATHERINE



Prix spécial aux Marchands

Ordres par la poste remplis
promptement, avec satisfac-
tion.



Auguste Bolte



SELECTED
SWEET CAPORAL

SWEET CAPORAL

TRADE MARK



REGISTERED IN THE U.S. PATENT OFFICE JULY 15th 1873, JUNE 1st 1875.
MILD & EXTRA FINE

10
Finney Bros

NEW YORK, U.S.A.